LANGUE(S) MATERNELLE(S) ET IDENTITE(S) (DE)COMPOSEE(S) – DEPUIS OVIDE JUSQU'À NOS JOURS

Monica Vlad
Université *Ovidius* de Constanta

> To live one's life through the medium of two different languages means to live in two different socio-semantic spaces. Switching from one language to the other, and back, is like traveling back and forth between two different worlds. In fact, it means even more than that, because in changing one's socio-semantic universe one changes not only one's environment, but also one's own skin.
>
> —Anna Wierzbicka
>
> L'image que les locuteurs se font de leurs langues, les valeurs qu'ils leur accordent et les loyautés affichées sont largement affectées par les processus sociaux qui entourent la mobilité, et peuvent évoluer ou se déplacer, au cours du temps et selon les contextes.
>
> —Danièle Moore

Abstract*: This article begins by examining Ovid's experience in exile at the Pontus Euxinus – the experience of giving up his mother tongue, Latin, in favour of learning the Getic and the Sarmatian languages – in order to discuss the way in which modern-day students who migrate for educational purposes perceive their native language. Based on extracts from interviews with foreign students enrolled in the preparatory language year course at Ovidius University of Constanța, this paper will scrutinize the different ways of defining the first language (the language spoken by one's mother, the language of first socialization, the language of family, the language of religion, the language spoken in the country of origin etc.) as well as its relations to various foreign languages used by students. Romanian as the language of the host country and English as an international language represent the main elements of the linguistic repertoire of the students which are taken into consideration. The analysis of the way in which the students perceive their native language and foreign languages facilitates their process of integration into a foreign and often hostile cultural, social and linguistic environment, assimilable to exile.*

Point de départ

Exilé sur les bords de la Mer Noire il y a plus de 2000 ans, le poète latin Ovide a été contraint à entrer en contact avec les barbares qui habitaient cette région. Dans les *Tristes* et les *Pontiques*, lorsqu'il plaide pour l'autorisation de revenir à Rome, il évoque aussi le pays de son exil et ses habitants (cf. Poulle 345). Dans son plaidoyer adressé à Auguste, il souligne la dureté de l'exil marqué par le froid, la stérilité de la terre et l'insécurité.

Ovide se plaint également de la difficulté de se mettre en contact avec les Gètes barbares car

BDD-A27703 © 2017 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:44:29 UTC)

> *Nulla mihi cum gente fera comercia linguae*
> (La langue ne me permet aucune relation avec ce peuple sauvage)
>
> (*Tristes*, III, 11, 9)

Et un peu plus loin encore, en prolongement de la même idée :

> *In paucis extant Graecae uestigia linguae*
> *Haec quoque iam Getico barbara facta sono.*
> (Peu ont conservé quelques vestiges de la langue grecque ; encore sont-ils rendus barbares par l'accent gétique)
>
> (*Tristes*, V, 7, 51-52)

Obligé de se faire comprendre par les gestes, (comme tout apprenant débutant d'une langue étrangère !), Ovide arrive à la conclusion que la « barbarie » est une question de point de vue, et non une donnée immuable :

> *Per gestum res est significanda mihi ;*
> *Barbarus hic ego sum, qui non intelligor ulli*
> (Je dois me faire comprendre par le geste ; ici, le barbare, c'est moi, que personne ne comprend)
>
> (*Tristes*, V, 10, 36-37)

En effet,

> pour la première fois, un Romain exprime l'idée que la barbarie est une question de perspective: pour les Greco Gètes, à Tomis, les Romains qui ne parlent pas leur langue sont des barbares, de même qu'un Gète passe pour un barbare à Rome. Cette inversion des rôles traduit bien le désarroi de l'exilé devant tant d'exotisme et devant une langue inconnue.
>
> (Poulle 352)

La suite évidente de cette situation est ce qu'on peut appeler « le désapprentissage », l' « oubli » du latin, langue maternelle du poète :

> *Ipse mihi uideor iam dedidicisse Latine ;*
> *Iam didici Getice Sarmaticeque loqui*
> (Déjà, il me semble, j'ai moi-même désappris le latin ; déjà j'ai appris à parler gète et sarmate)
>
> (*Tristes*, V, 12, 57-58)

L'apprentissage du gète et du sarmate est accompagné, au dire du poète, d'une perte de sa culture d'origine.

> S'acclimater, ce n'est pas seulement renoncer à revoir les êtres aimés, c'est aussi abandonner sa langue… Le poète a, d'ailleurs, composé un poème en gète, comme il témoigne dans les *Pontiques*, poème qui a plu et qui lui a valu un renom « chez les Gètes grossiers ». […] Dans cette décision du poète de laisser sa langue maternelle il y a peut-être une réaction de colère, ou en tout cas la manifestation d'un anticonformisme dont il a souvent témoigné au cours de sa vie.
>
> (Poulle 353)

BDD-A27703 © 2017 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:44:29 UTC)

Si l'on peut imaginer, comme les exégètes de l'œuvre d'Ovide, que celui-ci a abandonné le latin et a écrit en gète afin de faire aimer aux barbares la poésie, le poète accomplissant, de cette sorte, une mission civilisatrice (cf. Poulle 354), la perte de la langue maternelle comme symptôme de l'exil n'est pas moins douloureuse. Et cette complainte ovidienne qui porte sur les rapports entre la civilisation et la barbarie, sur le latin et la langue des « Gètes grossiers », traverse les siècles continuant d'émouvoir lecteurs de tous les horizons…

Problématique, corpus et méthode

Dans cet article, après le préambule consacré à l'exil d'Ovide et à ses rapports avec le latin, nous souhaiterions discuter la notion de langue maternelle en tant que marqueur d'identité et identifier les représentations de la langue maternelle chez un public contemporain d'étudiants en migration de diplôme.

La pirouette intellectuelle n'est ni inutile ni dénouée de sens : 2000 ans après la mort du poète au Pont Euxin, la relecture de l'œuvre d'Ovide incite à des réflexions sur la contemporanéité de sa pensée. Le paradigme de l'exil, par ailleurs, s'avère de plus en plus riche de nos jours, avec les nouvelles formes de déplacements, de migrations, de séparations plus ou moins forcées. C'est à l'intérieur de ce paradigme, avec un clin d'œil au poète relégué à Tomis, que nous souhaiterions situer notre analyse.

Le corpus auquel nous faisons référence[1] est formé d'entretiens recueillis auprès d'étudiants étrangers non-spécialistes de la langue et de l'année préparatoire inscrits à l'Université *Ovidius* de Constanta. Etant donné qu'il s'agit d'étudiants soumis directement ou indirectement à des situations qui impliquent le choix entre plusieurs langues d'usage, nous nous posons plusieurs questions : quelles sont les langues qui composent le capital linguistique de ces étudiants ? quelles langues utilisent-ils dans le contexte actuel de mobilité / de migration ? quelles fonctions attribuent-ils aux différentes langues de leur répertoire ? quelles sont leurs représentations par rapport a leur(s) langue(s) maternelle(s) et au roumain langue étrangère / véhiculaire ?

Nous avons identifié, sur la base du volontariat, vingt étudiants sur le total des 66 étudiants inscrits dans l'année préparatoire et les avons soumis à un entretien semi-directif individuel oral lors duquel nous les avons interrogés sur ces problématiques. Le corpus transcrit comprend environ 3,5 pages / entretien, donc un total d'environ 70 pages.

Les entretiens se sont déroulés lors du mois de mai 2016, en roumain, la plupart des personnes questionnées ayant une compétence de compréhension orale en roumain langue seconde suffisante, sachant qu'elles avaient suivi au moins sept mois de cours intensifs de roumain lors de l'année préparatoire.

Quant au profil des personnes interrogées, il s'agit d'étudiants provenant de Bulgarie (5 étudiants), Albanie (4 étudiants), Macédoine (4 étudiants), Turkménistan (3 étudiants), Israël (3 étudiants) et Jordanie (1 étudiant). Ils ont tous entre 20 et 25 ans et il s'agit de seize femmes et de quatre hommes. Ils sont inscrits en Médecine générale (12 étudiants), en médecine dentaire (3), en kinésithérapie (3) et en cinématographie (2).

Les fragments que nous citons dans ce texte ont été anonymés. Nous avons toutefois conservé l'identification par le pays d'origine car ce paramètre nous paraît important dans

[1] Le corpus appartient à Anamaria Ionita qui a recueilli les enregistrements pour son mémoire de master. Je la remercie sincèrement de m'avoir permis de travailler à partir de ses transcriptions.

BDD-A27703 © 2017 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:44:29 UTC)

l'interprétation des données et dans la compréhension des différentes références aux langues d'origine.

Les questions retenues pour cette étude sont les suivantes :

- *Care sunt limbile pe care le cunoști și pe care le folosești în prezent ?*
- *Care sunt limbile pe care le folosești cel mai des ?*
- *Care este cea mai importantă limbă pentru tine ?*
- *Care este limba ta maternă ?*
- *In ce limbă te exprimi cel mai bine ?*

Quant à la méthode de travail employée, nous nous situons dans le prolongement de la conception théorique de Jean-Blaise Grize (47) conformément auquel tout discours construit une schématisation dépendante de ceux auxquels elle est destinée. A l'intérieur de cette schématisation discursive, l'auteur distingue les représentations des images par cela que

> les représentations sont celles du locuteur, tandis que les images sont proposées par le discours. Les images sont ce que la schématisation donne à voir. Les représentations ne peuvent qu'être inférées à partir d'indices, les images peuvent, en principe, être décrites sur la base des configurations discursives.
>
> (Grize 47)

La distinction image / représentation nous semble porteuse d'un point de vue méthodologique, étant donné la difficulté « de dégager systématiquement les indices discursifs qui conduisent à "voir" quelles représentations se fait un locuteur » (Grize 47).

Ici, à partir des images discursives des différentes langues évoquées par les locuteurs ainsi que de leurs contextes d'usage, nous allons expliciter les moyens par lesquels les locuteurs construisent l'imaginaire linguistique leur permettant de se définir par rapport à la diversité des langues qui composent leur répertoire.

Langue(s) maternelle(s) / langue(s) étrangère(s) : les langues comme symboles d'identité

Loin de représenter une évidence, la distinction entre langue maternelle et langue étrangère (utilisées au singulier uniquement en tant que concepts, et presque jamais en tant que réalisations discursives…) pose de nombreux problèmes aussi bien aux chercheurs qu'aux locuteurs mêmes. Comme on peut le voir dans cette citation extraite du rapport de M. Byram :

> Les langues sont utilisées par leurs locuteurs pour marquer leurs identités. […] Souvent, il existe un lien particulièrement fort entre la langue et le sentiment d'appartenance à un groupe – ou une identité nationale. Dans les situations les plus « simples », il n'existe qu'une seule « langue nationale », parlée par tous les individus partageant la même identité nationale. Cependant, la plupart du temps, nous avons affaire à des situations complexes, qui impliquent plusieurs langues ou dans lesquelles les langues concernées sont liées à plusieurs identités nationales.
>
> (Byram 5)

En plus,

> la langue d'origine semble investie d'une fonction symbolique fondamentale qui se révèle tant au niveau de la conscience linguistique qu'à celui des déclarations d'allégeance. […]. A la différence de la langue véhiculaire, la langue d'origine

BDD-A27703 © 2017 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:44:29 UTC)

> représente le symbole de l'appartenance. […] La langue d'origine est donc moins perçue dans sa fonction d'outil de communication que comme composante primordiale de l'héritage et comme marqueur d'identité.
>
> (Billiez 99)

Dans les extraits que nous allons analyser, nous allons voir que les définitions de la langue maternelle sont loin d'être convergentes ou évidentes. Entre langue maternelle comme langue de la mère, langue maternelle comme langue de la première socialisation, langue maternelle comme langue de la famille, langue maternelle comme langue de la religion, langue maternelle comme langue du pays de l'enfance – la palette des représentations est large et composite.

Par ailleurs, la réflexion sur la langue maternelle / les langues maternelles se fait ici dans un contexte de migration de longue durée. Du coup, les entretiens que nous avons recueillis représentent souvent des lieux d'expression des discours sur l'exil. Exil volontaire, certes, la plupart du temps, pour les étudiants venus faire leurs études en Roumanie, mais non moins contraignant du point de vue social, culturel et… linguistique. Comme le remarque Bertucci,

> le processus identitaire de l'exil se dit à travers des lieux et thèmes (topoï) privilégiés, susceptibles de réapparaître d'un récit à l'autre : le rapport à la langue et aux lieux d'origine, la relation à la langue d'accueil, l'insertion professionnelle et l'intégration, les liens avec les autres migrants, avec les gens du pays d'accueil, l'hypothèse du retour au pays, la mémoire et l'oubli du passé…
>
> (Bertucci 109)

Du coup, le statut des différentes langues dans les situations de contact se construit au travers de l'interaction de plusieurs composantes :

- économiques et sociales, qui lient la valorisation des langues à l'accès au monde du travail et aux possibilités d'ascension sociale qu'elles offrent ou non;
- épistémiques, selon les exigences cognitives qu'on attache à l'apprentissage de la langue;
- culturelles et affectives, selon les liens d'attachement et de loyautés qu'on accorde à un groupe à travers la langue.

Nous n'allons pas entrer ici dans les détails de l'analyse de toutes ces composantes, même si leur prise en considération serait, sans doute, riche de sens.

Au travers de l'examen de quatre extraits d'entretiens que nous considérons exemplaires et représentatifs, en fonction des questions d'analyse retenues, nous allons identifier les images discursives fournies par les sujets de leurs langues maternelles ainsi que des langues autres qui les entourent (langues de première socialisation, langues étrangères, langues véhiculaires, etc.).

1. Entretien avec A (Turkménistan)

> M-am născut în Turkmenistan, în orașul Ashgabat. Am 19 ani. Sunt în România ca să învăț limba română și apoi merg la Facultatea de Medicină. Oamenii au spus că aici înveți mai bine programul despre medicină.
>
> Am studiat la școală în Turkmenistan limba rusă. Limba în care am facut școala a fost limba turkmenă.

BDD-A27703 © 2017 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:44:29 UTC)

> *(Ce limbă folosești cu familia ta ?)*
> Cu tatăl meu eu vorbesc limba turkmenă, dar cu mama vorbesc limba rusă și uneori limba turkmenă. Mama mea știe foarte bine limba rusă. Am studiat la școală limba rusă 11 ani.
> *(In ce limbă ai învățat primele cuvinte ?)*
> In limba rusă.
> *(Care a fost prima limbă în care ai vorbit ?)*
> Amestecat. Mama vorbea cu sora ei în limba rusă, dar cu tata în limba turkmenă, cu mine în limba rusă. Nu știu de ce. Eu gândesc în limba rusă și când trebuie să vorbesc limba turkmenă eu vorbesc fără probleme și când trebuie să vorbesc limba rusă vorbesc limba rusă.
> *(Care este limba ta maternă ?)*
> Limba rusă.

Comme on peut le voir dans ce premier extrait,

> les usages familiaux des langues obéissent a (au moins) deux types de tensions :
> - d'une part, une politique linguistique familiale, consciente ou non, des échanges entre parents et enfants;
> - d'autre part, une politique linguistique du groupe, validée par les pratiques de langues dans la constellation des réseaux périphériques de la famille.
>
> Ces forces régulent (de manière plus ou moins souple) les choix de langues privilégiés dans les échanges.
>
> (Moore 80)

Ici, l'étudiant turkmène questionné sur les usages des langues russe et turkmène dans son environnement familial et scolaire met en évidence des usages atypiques issus de choix plus ou moins conscients et de tensions dont on ne comprend les sources qu'en relisant l'histoire plus ou moins récente du pays.

En effet, si la réponse à la dernière question qui lui est posée (*quelle est ta langue maternelle ?*) la réponse est univoque : *le russe*, les réponses antérieures sont plus ambiguës. Le russe est la langue de sa mère (langue maternelle = langue de la mère, dans sa première acception…) mais ce n'est pas la langue de sa première scolarisation. Le Turkménistan est un pays de l'Asie Centrale, longtemps république de l'ancienne URSS, dans lequel les langues officielles sont le turkmène (langue de la famille des langues turques) et le russe (en tant que langue de communication interethnique). La langue de la première socialisation (*dans quelle langue as-tu prononce les premiers mots ?*) est un mélange de russe et de turkmène. Mélange dont le sujet dit ne pas savoir à quels facteurs il est dû car il se rend compte, *a posteriori*, que les langues étaient utilisées de façon ciblée dans la famille proche (*maman parlait avec sa sœur en russe, avec papa en turkmène, avec moi en russe. Je ne sais pas pourquoi*). Ce qui induit, apparemment, une situation linguistique de l'entre-deux mères :

> Coste joue de la figure de « l'entre-deux-mères » (1999) pour souligner les ambiguïtés des conceptions ordinaires (et parfois aussi savantes) du bilinguisme et de l'apprentissage des langues, où le locuteur ayant réussi aurait concilié une double affiliation à deux langues « maternelles », signifiant par là sa compétence à exhiber une compétence de « natif » (donc de monolingue) dans une langue ou dans l'autre : : « Mais l'entre-deux-mères ne parvient que rarement à les réunir. D'où toute une série de déclinaisons : ou bien l'autre langue ne devient maternelle que par abandon,

BDD-A27703 © 2017 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:44:29 UTC)

> reniement de la première, ou bien la seconde n'est maternelle que par alliance, décalée toujours (step mother) voire tout juste reconnue comme mauvaise mère, marâtre; ou bien encore la désaffection et la non appropriation touchent l'une ou l'autre des deux langues ».
>
> (Coste 17 dans Moore 103)

Pourtant, si l'étudiant turkmène dit pouvoir utiliser de manière indifférenciée dans la communication le russe et le turkmène, seule l'une de ces deux langues remplit pour lui la fonction de langue maternelle : le russe. Question de représentation, sans doute, de prestige (peut-être…), de marqueur d'identité clairement.

2. Entretien avec D. (Jordanie)

> Mă numesc J.D., sunt din Iordania. Am terminat școala acolo. Am venit la facultatea de Medicină Dentară. Mama este româncă, tata este o parte palestinian, o parte iordanian. Cunosc limbile arabă, engleză și română. In Iordania studiem la școală în limbile arabă și engleză pentru că engleza este limba noastră a doua.
> *(În ce limbă comunici cu familia ta ?)*
> E mai complicat. Vorbim în arabă, dar mai intră cuvinte în limba română. Mai mult vorbim româna cu tati și araba cu mami, care este invers. Comunicăm în ambele limbi de când eram mici. Noi zicem că limba română o avem în sânge și dacă nu vorbim mult timp când ne întoarcem sau când o auzim o învățăm repede.
> *(Îți amintești care este prima limbă pe care ai auzit-o ?)*
> Da, româna. Mama era nou venită în Iordania și nu prea vorbea araba, vorbea cu noi mai mult în română.
> *(Care este limba ta maternă ?)*
> Araba. Mă gândesc la familie, la religie. Religia noastră e în arabă, nu că o înțeleg pe toată. Astea sunt cele mai importante lucruri din viața mea și limba arabă este limba în care pot comunica cu ei. Și limba română o folosesc cu mami, aici. Când eram mică am obligat-o pe mami să mă învețe literele și mi-a plăcut pentru că este o limbă străină dar este și limba mamei mele. Intr-un fel este și o parte din mine și trebuie să o știu. Insă uneori mă gândesc că am două limbi materne și de-asta am învățat limba română de când eram mică și îmi plăcea să vorbesc cu mami.

Ce deuxième extrait présente une situation sensiblement différente de la première. Alors que l'étudiante jordanienne définit d'entrée en jeu le multilinguisme de sa famille (*ma mère est roumaine, mon père est pour moitié palestinien et pour moitié jordanien*), la première langue qu'elle cite alors qu'elle est questionnée sur sa langue maternelle est l'arabe (*je pense à la famille, à la religion*). Comme l'explique Danièle Moore,

> la définition des frontières entre les langues dépend du prestige des langues, de la taille et de la force des communautés locutrices, de l'intercompréhension entre les locuteurs des langues en contact. Ces différents critères sont pourtant largement subjectifs et les représentations des locuteurs contrebalancent partiellement les typologies linguistiques pour tracer des frontières plus symboliques.
>
> (Moore 43)

BDD-A27703 © 2017 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:44:29 UTC)

Ici, le fait que l'étudiante ait grandi en Jordanie, pays islamique de langue arabe, induit une certaine représentation à propos de l'arabe comme langue maternelle. Et change également les critères de définition de celle-ci : la langue maternelle n'est plus forcément la langue de la mère ou la langue de la première socialisation (*ma mère était nouvellement arrivée en Jordanie et ne parlait pas bien l'arabe. Elle parlait avec nous plutôt en roumain*), mais la langue « de la famille » et de la religion (*Notre religion est en arabe, non que je comprenne pas tout. Ce sont les choses les plus importantes dans ma vie et l'arabe est la langue dans laquelle je peux communiquer avec eux*). Alors que le roumain est chargé de significations contradictoires : *c'est une langue étrangère mais c'est également la langue de ma mère*. Danièle Moore explique que

> le choix d'apprendre à lire et à écrire selon certains systèmes d'écriture constituent souvent des actes identitaires, qui permettent de se rattacher, par la langue, à certaines valeurs (religieuses, culturelles, etc.), ces rattachements affichés pouvant évoluer en situation. […] Lorsque les systèmes d'écriture sont symboliques des textes sacrés, l'écrit sert alors à tracer certaines frontières, pour conserver et transmettre langue et valeurs.
>
> (Moore 47)

Ce que l'on constate, pourtant, à la fin de cet extrait, est que la question portant sur la langue maternelle permet à l'étudiante de se questionner sur ses représentations et de donner une réponse plus nuancée : *parfois je pense que j'ai deux langues maternelles et que c'est pour cela que j'ai appris le roumain lorsque j'étais petite*…

L'idée que les femmes protègent la transmission de la langue peut être très fortement ancrée dans certaines communautés. D'où la définition souvent exclusive de la langue maternelle comme langue de la mère. Piller et Pavlenko notent, toutefois, que les recherches sont contradictoires sur ces points.

> Certains travaux présentent les femmes comme plus sensibles aux demandes locales du marché des langues, et plus prêtes à développer des compétences dans la langue majoritaire. […] Pour Pavlenko (2001), l'apprentissage réussi de la nouvelle langue par des adultes immigrants implique une assimilation discursive, le repositionnement et la réinterprétation de soi. Un des aspects de cette (re)construction discursive de l'identité est la transformation des concepts, des rôles et des comportements associés aux genres féminin et masculin, qui permet d'accommoder les modèles aux nouvelles circonstances.
>
> (Moore 84-85)

3. Entretien avec Vi. (Macédoine)

> Eu sunt Vi din Macedonia, am 19 ani, sunt născută în orașul meu, Bogdantsi. Vorbesc limba mea, macedoneana, limba engleză și acum limba română. Primul contact cu limba mea l-am avut în familie, cu mama și tatăl meu.
> (*Care sunt limbile pe care le folosești mai des în prezent ?)*
> Until now it was my language, Macedonian, but now because I'm more in Romania than at home, I prefer to speak more Romanian here and with my friends because I'm a beginner and I want to learn faster.
> (*Cum comunici cu familia ta acum ?)*

BDD-A27703 © 2017 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:44:29 UTC)

> Pe internet, pe skype, facebook, pe telefon, numai în limba noastră.
> (*Care este cea mai importantă limbă pentru tine ?)*
> Pentru mine, first my language, where I was born, the language that my father and my mother speak, then the English *language* because it's an international language.

Dans cet extrait, l'abondance de possessifs de première personne montre bien une conception de la langue d'origine comme symbole de l'appartenance. *Romanian* et *English language* ne sont accompagnes par aucun possessif… ce sont des langues véhiculaires qui ne remplissent que ce rôle utilitaire bien précis.

La mise en discours des représentations sur la langue maternelle permet de comprendre les rapports des locuteurs avec un espace habité, chargé de mémoire affective et qui, en situation de mobilité, trace des frontières entre soi-même et les autres. Les langues véhiculaires (le roumain en tant que langue du pays d'accueil et l'anglais comme langue de communication internationale) se « disent » dans le discours à travers des syntagmes neutres, alors que le macédonien langue maternelle est « ma langue » parlée avec « mes parents » dans « ma ville »… Quelle autre déclaration d'amour envers sa langue maternelle pourrait être plus suggestive ?

4. Entretien avec S. (Albanie)

> *(Care este limba în care te exprimi cel mai bine în comunicarea orală?)*
> Limba albaneză, pot să exprim tot. Apoi limba engleză. Am început să gândesc în limba română, dar gândesc jumătate în limba albaneză, jumătate în limba română. Să trăiești într-o țară te face să gândești în limba din acea țară.
> *(Care este cea mai importantă limbă pentru tine?)*
> Pentru cariera mea este limba română. [...]
> *(Ce reprezintă pentru tine limba albaneză?)*
> Limba albaneză reprezintă țara mea, naționalitatea mea, și o parte din mine, eu scriu poezie în limba albaneză, nu pot să mă exprim în limba engleză, română, italiană la fel ca în limba albaneză. Este limba mea, primele cuvinte au fost în limba albaneză.

Dans ce dernier extrait, au-delà de l'abondance des possessifs qui circonscrivent l'albanais langue maternelle (*mon pays, ma nationalité, une partie de moi-même, ma langue…)*, on peut remarquer le fait que, progressivement, la locutrice dit commencer à réfléchir « pour la moitié » en roumain car « vivre dans un pays vous fait réfléchir dans la langue du pays en question ». Comme Ovide, il y a 2000 ans, la locutrice sent que le séjour en Roumanie modifie fondamentalement ses pratiques linguistiques mais également son identité. Elle se pose des questions quant à la langue dans laquelle elle écrit des poèmes, et c'est encore sa langue maternelle qui lui sert de véhicule de création.

Alors qu'Ovide, qui se rend compte qu'il n'aura pas de public pour ses vers s'il continue à écrire en latin, décide d'abandonner sa langue et d'écrire en gète. Il lui reste la honte, qui n'est pas dénuée d'une certaine flatterie d'avoir fait applaudir son poème.

> *A ! Pudet et Getico scripsi sermone libellum*
> *Structaque sunt nostris barbara uerba modis;*
> *Et placui, gratare mihi, coepique poetae*
> *Inter inhumanos nomen habere Getas.*

BDD-A27703 © 2017 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:44:29 UTC)

> (Ah ! J'en ai honte, j'ai écrit un livre en langue gétique et j'ai disposé des mots barbares selon nos rythmes ; et j'ai plu, félicitez-moi, et j'ai déjà un renom de poète chez les Gètes grossiers.)
>
> (*Pontiques*, IV, 13, 19-22)

Ovide, au début de son exil, s'interrogeait sur l'utilité d'un poète coupé de ses sources d'inspiration et transplanté dans un pays barbare ; la réponse est une participation à une mission civilisatrice. Le regard qu'Ovide porte sur les Gètes est d'abord un regard craintif d'exilé, puis un regard de poète, enfin un regard de fraternité humaine (Poulle 355).

Eléments de bilan

> Réfléchir aux identités et aux relations que les sujets entretiennent avec les langues, c'est aussi essayer de favoriser l'intégration de ceux qui, à la faveur des flux migratoires, sont devenus partie prenante de l'Europe, en valorisant et en légitimant la diversité linguistique et le plurilinguisme.
>
> (Bertucci 111)

Alors que les étudiants actuels sont considérés sous des étiquettes telles étudiants « en mobilité » ou « en migration », les identités décomposées dont ils parlent en rapport avec leurs différentes langues maternelles et en rapport avec le roumain langue d'accueil ou l'anglais langue de communication internationale nous autorisent peut-être à discuter de ces mobilités en termes d'exil, de séparation de la langue / culture maternelle et d'adhésion (souvent forcée…) à la langue / culture du pays d'accueil. Les raisons ne sont plus les mêmes qu'au temps d'Ovide, mais elles obligent à autant de « désapprentissage » de la langue et de la culture d'origine, ce qui peut être aussi douloureux et aussi perturbateur qu'il y a 2000 ans…

Au-delà de cette « pirouette intellectuelle », ce que l'on peut remarquer au terme de cette brève analyse est le fait que la langue maternelle est un concept extrêmement sensible qui, interrogé chez les étudiants en migration de diplôme, permet de saisir leurs représentations quant au pays d'accueil, à sa langue et à sa culture. Ce qui représente, sans aucun doute, un préalable indispensable à leur intégration réussie en Roumanie. On n'est là qu'au début d'un courant d'études qui va devenir de plus en plus riche pendant les années à venir, avec la modification des flux migratoires et l'ouverture des portes des universités roumaines devant les étudiants étrangers venus des quatre horizons.

WORKS CITED

Bertucci, Marie-Madeleine. « Chronique de linguistique. Le récit de vie, outil heuristique de la connaissance des identités plurilingues dans des situation d'exil ou de migration ». *Le Français aujourd'hui* n. 168 vol. 2 (2008) : 107-112.

Billiez, Jacqueline. « La langue comme marqueur d'identité ». *Revue Européenne des Migrations Internationales* vol. I, n. 2 (dec. 1985) : 95-105.

Byram, Michael. *Langues et identités*. Division des politiques linguistiques Strasbourg, 2006.

Grize, Jean-Blaise. « Schématisation, représentations et images ». *Stratégies discursives* (*Actes*). Lyon : PU de Lyon, 1978. 45-52.

Moore, Danièle. *Plurilinguismes et école*. Paris : Didier, 2006.

BDD-A27703 © 2017 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:44:29 UTC)

Ovide, *Œuvres complètes avec la traduction en français*, publiées sous la direction de M. Nisard, J.-J. Dubochet et compagnie éditeurs, 1838 (1ère édition).

Pavlenko Aneta, Piller Ingrid et al. *Multilingualism, Second language Learning, and Gender*, Berlin New York : Mouton de Gruyter, 2001.

Poulle, Bruno. « Le regard porte par Ovide sur les Gètes ». *Bulletin de l'Association Guillaume Budé : Lettres d'humanité*. Vol. 49, numéro 4 (1990) : 345-355.

BDD-A27703 © 2017 Ovidius University Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:44:29 UTC)